

Déporté à 18 ans, Henri Rosset est revenu de l'enfer

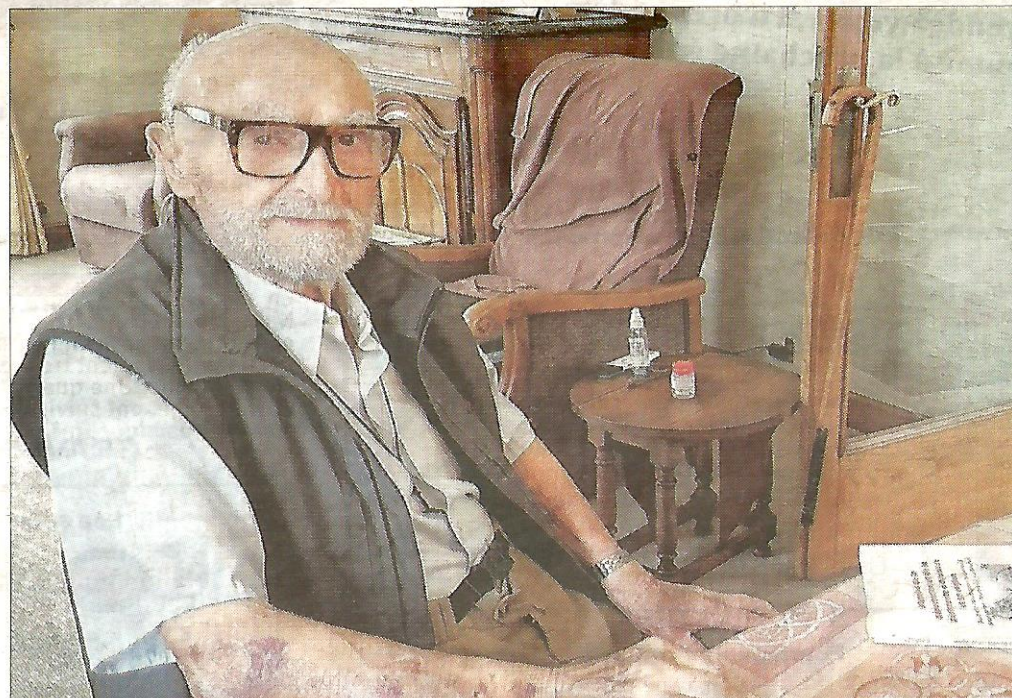
Le 19 juillet 1944, environ 120 hommes, âgés de 17 à 35 ans, sont rassemblés par les Allemands place des Écoles, avec pelles et pioches, pour soi-disant aller déblayer les barrages faits sur les routes par les maquisards. 72 seront finalement déportés au camp de Neuengamme. Henri Rosset, alors âgé de 18 ans, était l'un d'entre eux.

Il venait d'avoir 18 ans. Henri Rosset était élève en classe de seconde au lycée Lalande, à Bourg-en-Bresse quand les Américains débarquent sur les côtes de Normandie, le 6 juin 1944. « Je venais de rentrer sur Oyonnax. J'étais interne et j'avais pris froid après avoir participé aux championnats d'athlétisme du Lyonnais. Le médecin du lycée m'avait renvoyé chez moi. »

Dans le Haut-Bugey, le jeune homme donne quelques coups de main aux résistants. On lui confie plusieurs missions : porter des plis, faire du terrassement et des tranchées sur le terrain d'aviation pour empêcher les Allemands de l'utiliser, etc. L'objectif était de bloquer la remontée des armées ennemies. Mais tous les barrages finissent par sauter devant la poussée allemande. À la mi-juillet, Oyonnax et la région sont occupées par les troupes nazies. La ville est bombardée les 12 et 13 juillet. Des soldats viennent s'installer dans une partie de la maison familiale, avenue de la Gare.

« Ici, vous rentrez par la porte, vous ressortez par la cheminée »

Le matin du 19 juillet, ordre est donné à tous les hommes de 17 à 35 ans de se rassembler place des Écoles (aujourd'hui place des Dé-



Henri Rosset est aujourd'hui âgé de 95 ans. Photo Progrès/Cédric LOUBET

portés), avec pelles et pioches. « On nous disait qu'il fallait déblayer les barrages faits sur les routes par le Maquis. Je ne voulais pas mais une de mes tantes, affolée, a accouru chez mes parents pour nous dire que tous ceux qui n'obéiraient pas seraient fusillés, ainsi que leurs familles. Ne voulant pas faire courir de risques à mes proches, je suis parti », raconte Henri Rosset.

Près de 180 hommes prennent la direction de Bourg-en-Bresse à bord de camions. Ils sont triés et 72 d'entre eux sont dirigés, le 22 juillet, en train, à Lyon puis Compiègne, camp de transit pour l'Allemagne où ils arrivent le 24 juillet. Ils y resteront trois jours, avant de rejoindre le camp

de concentration de Neuengamme le 1^{er} août. À leur arrivée, le chef de camp les met tout de suite au parfum : « Ici, vous rentrez par la porte, vous ressortez par la cheminée. » L'Oyonnaxien y restera pendant près d'un an, dans des conditions abominables et inhumaines.

« Pour revenir vivant d'un camp de concentration, il fallait trois choses : être en bonne santé au départ, avoir un bon moral et beaucoup de chance », lance Henri Rosset, qui sera l'un des 36 déportés oyonnaxiens à réchapper de l'enfer de Neuengamme.

Pour finir, le typhus

En avril 1945, sentant le vent tourner, les Allemands évacuent

le camp. Ils sont acheminés dans des wagons à Sandbostel, « le plus sinistre mouiroir de l'univers concentrationnaire ». Henri Rosset et ses camarades déportés seront libérés quelques semaines plus tard par un commando canadien. Il est alors atteint du typhus, évacué vers un hôpital militaire anglais. Il peut enfin écrire à ses parents et leur annoncer sa prochaine arrivée à Paris. Après un court passage à l'hôtel Lutetia, il est accueilli par un de ses cousins à Saint-Rémy-lès-Chevreuse. Il est de retour à Oyonnax en juillet 1945. « Je pesais 38 kg. Je me suis couché pour décompresser. J'ai mis très longtemps à me reconstruire. »

Cédric LOUBET

La mort de près

Henri Rosset a échappé à plusieurs reprises à la mort. Notamment lors de son transfert, avec les autres déportés, vers le camp de Neuengamme. « Alors que nous étions entassés dans un wagon, le train a été attaqué par les alliés. Ils pensaient que les Allemands transportaient du matériel. J'étais à côté d'un pâtissier, originaire de Chalon-sur-Saône. Il a pris une balle devant moi, j'étais à cinquante centimètres de lui. Il est mort sur le coup. »

Au camp, les déportés, affamés, étaient parfois ravitaillés en douce par les prisonniers de guerre. Un jour, l'un d'eux, originaire d'Oyonnax, apporte du tapioca à Henri Rosset. « J'ai voulu le faire cuire dans un coin. Mais il était interdit de faire du feu. J'ai donc cherché du bois sec pour ne pas faire de fumée. Dans un récipient, j'ai mis de l'eau mais le tapioca, au bout d'un moment, a quadruplé de volume et a débordé. J'étais dépassé par les événements et j'ai tout stoppé. C'est alors qu'arrive un déporté allemand, un Témoin de Jéhovah qui m'a demandé de lui laisser le feu. Il voulait l'utiliser. Je me suis éloigné et j'ai entendu un coup de sifflet ; je me suis retourné, j'ai aperçu la fumée et un SS qui accourait avec un chef de bloc. J'ai entendu claquer deux coups de revolver. Cela s'est joué à cinq minutes. C'était le camp de concentration : quand vous vous levez le matin, vous n'étiez pas certain de vous coucher le soir... »